

Laisser la nature suivre son cours

Maya Ombasic

Numéro 810, septembre–octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ombasic, M. (2020). Laisser la nature suivre son cours. *Relations*, (810), 45–45.



Maya Ombasic

Laisser la nature suivre son cours

L'auteure est écrivaine

En plein confinement du monde, en cette période de renfermement forcé sur soi, un jeune rorqual à bosse délaisse le milieu marin pour venir murmurer quelque chose à l'oreille d'une humanité en perte de repères. Nous sommes fascinés par les êtres qui savent murmurer aux oreilles des chevaux, mais si peu intéressés à entendre la voix réelle, archaïque et archétypale de ce quelque chose de « plus grand que nous » qui parle, cette fois-ci, la langue d'un majestueux mammifère égaré dans les eaux du Saint-Laurent à Montréal, puis tristement échoué sur ses rives, happé par un bateau.

Le philosophe français Bernard-Henri Lévy a fait couler beaucoup d'encre avec son dernier essai *Ce virus qui rend fou* (Grasset, 2020), dans lequel il critique notre façon de traiter la COVID-19 comme s'il s'agissait de la première et de la plus grave sur une longue liste de pandémies. Le confinement était nécessaire, concède-t-il, mais combien de fois n'a-t-on pas entendu que grâce au virus « la nature reprend ses droits » précisément parce que l'être humain possède quelque chose de viral qui déstabilise l'ordre naturel ? De là à sous-entendre que le monde serait mieux sans nous, il n'y a qu'un pas, soulignait-il.

Le volubile et controversé penseur regrette surtout qu'on ait autant célébré la désertion et la dissociation sociales. Mais qui a « célébré » et trouvé magnifiques les villes fantômes ? La dévastation des espaces communs éventrés de leur essence même – être-pour-et-avec-autrui ? Qui a trouvé majestueux le silence dans les salles de concert, le vide des musées ayant les rayons solaires pour uniques visiteurs, les transports en commun désertés et semblant mener nulle part ? Qui a trouvé « touchant » et « divertissant » le jeune rorqual venu « amuser » les Montréalais pour leur faire oublier leur triste condition de confinés ? L'humanité est constituée de liens que nous tissons avec autrui, avec nos frères et soeurs proches ou lointains, mais aussi avec l'animal, cet *autre* par excellence. Nous n'étions pas obligés, c'est vrai, de nous réjouir de ce monde « en pause » et du répit qu'il donne à la nature, précisément parce qu'elle n'est pas en dehors de nous et n'appartient pas à un monde qui nous est hostile et que nous devons dominer pour l'ajuster à nos besoins. La jeune baleine nous est étrangère seulement si nous adhérons au discours officiel qui, dans les jours qui ont suivi son apparition, disait qu'il fallait « laisser la nature suivre son cours » et que « plus on est connecté avec la nature, plus on accepte son côté sombre ».

Notre relation avec l'altérité, incluant celle du monde animal face auquel nous devons désapprendre à nous positionner en « intervenant », est remplie de récits et d'histoires qui fabriquent le sens dont nous avons désespérément besoin si nous voulons comprendre notre place dans la nature. Sans la présence des récits, des métaphores et des allégories dans

des lieux porteurs de sens, c'est la fin du monde. Et dans des villes fantômes désertées où le seul lieu pour débattre du passage de la baleine est la toile virtuelle et désincarnée des réseaux sociaux, la précieuse symbolique du mammifère marin dans l'histoire de l'humanité a peut-être quelque chose à *signifier*.

Tous les récits monothéistes parlent de la baleine, à commencer par l'Ancien Testament où le prophète Jonas, avalé par l'animal marin, reste trois jours et trois nuits dans l'obscurité totale avant d'être rejeté sur la rive. La baleine est donc le symbole du passage d'un état à un autre, puisqu'elle symbolise l'obscurité et la mort, mais aussi la résurrection et la lumière, pour les chrétiens. Dans les traditions juive et islamique, elle symbolise la coupe, la matrice et le poisson qui sauve le monde. Dans ces deux traditions, elle est représentée par la lettre *nûn* qui, graphiquement parlant, représente une demi-circonférence, évoquant la même figure que celle qu'on voyait flotter près de Varennes, cette carapace triste venue pointer la lune pendant que l'humain ultra (dé)connecté regardait plutôt le doigt...

Chez les Inuits, la baleine est la fille de Sedna, déesse de la mer plus que vénérée puisqu'elle offre aux humains de quoi survivre dans un univers hostile (même au temps des virus meurtriers). Chez les Amérindiens, elle symbolise la clairvoyance puisqu'elle représente la mémoire du monde, les archives de la vie sur Terre. Étant l'origine même du cosmos, elle signifie tout simplement la vie. *Laissons la nature suivre son cours*. En effet. Et posons-nous la question : que signifie au juste la nature avec un grand N quand elle ne fait pas partie d'un discours anthropomorphiste ? Dans sa majestueuse altérité, dans son parcours atypique et pour certains, suicidaire, le jeune rorqual est peut-être venu nous rappeler que l'indicible et l'ineffable font aussi partie de notre expérience terrestre.

La rhétorique qui veut tout réduire à *notre* compréhension des phénomènes fait violence à une certaine beauté du monde qui *signifie*, qui se *donne* et qui demande une certaine *passivité de l'être* pour pouvoir entendre *quelque chose*. « Donnez-moi des paroles nouvelles pour exprimer l'inexprimable », disait sainte Thérèse d'Avila. N'est-ce pas ce qu'incarne cette masse ovoïde venue saluer une humanité en manque de repères et nous rappeler que dans toutes les traditions du monde, la baleine représente, par-delà la fertilité et l'immortalité, l'inconnu, l'indicible et l'intérieur invisible ? Est-ce la raison pour laquelle les poissons sont dépourvus de paupières, ce qui les oblige à la vigilance ? Peut-être est-ce parce que la vérité est profonde et indicible, mais *signifiante* pour celui qui n'a pas peur de plonger à sa recherche, quitte à dévier du cours « normal » des choses. 🌀